

« (...) Nous sommes des enfants comme tous les enfants et nous avons droit à la sécurité et à l'enseignement »

Les migrations ont toujours existé. Chaque année dans le monde, des millions de personnes quittent leur région d'origine ou leur pays. Certaines quittent leur pays pour des raisons professionnelles, familiales ou pour poursuivre leurs études, d'autres fuient des conflits, des persécutions, des catastrophes écologiques ou essaient d'échapper à la pauvreté. Certaines sont obligées de prendre des routes dangereuses pour trouver un refuge, parfois en Europe. Nombre d'entre elles ne parviennent pas à trouver la sécurité, elles meurent de déshydratation, se noient, se retrouvent bloquées dans des pays de transit, parfois entre les mains de trafiquants. Quelles que soient les raisons du départ, de nombreux parcours d'exilés ont comme points communs les dangers affrontés pendant le voyage et les maux et les désillusions rencontrées à l'arrivée. À toutes les étapes de l'exil, le risque d'être victime de graves violations des droits humains et donc des droits de l'enfant est grand.

Cette fiche rassemble une série de témoignages multiples de jeunes migrants et réfugiés en Belgique, recueillis par UNICEF Belgique dans le cadre de leur projet « *What Do You Think ?* », projet favorisant la participation des enfants, droit fondamental de la Convention internationale des droits de l'enfant (CIDE).

Le rapport d'UNICEF Belgique propose des témoignages de jeunes évoquant leurs opinions, leur vécu, leurs joies ou encore leurs tristesses. Ils s'expriment sur leur parcours et sur leurs droits en Belgique, dans leur pays d'origine et sur la route.

En effet, à travers notre sélection de témoignages, cette fiche aborde la guerre et l'insécurité dans le pays d'origine, la route les menant en Belgique, le manque de la famille et du pays, les perspectives d'avenir, les études, la solitude, les MENA (mineurs étrangers non accompagnés), la procédure d'asile, les centres d'accueil ou encore leurs rêves.

Ces divers témoignages permettent non seulement d'aborder de manière concrète les questions liées à la migration, mais également les questions relatives aux droits de l'enfant et aux droits humains de manière plus générale.

Témoignages multiples d'enfants et jeunes migrants et réfugiés en Belgique

« Nous n'avons pas choisi d'être des réfugiés. Cela nous est tombé dessus et nous avons dû faire un choix. Nous devons fuir la mort et la destruction existant dans le système qui gère le pays. Mon message à l'intention du monde entier est le suivant : nous sommes des enfants comme tous les enfants et nous avons droit à la sécurité et à l'enseignement. Nous voulons vivre avec notre famille, tout comme chaque enfant le souhaite, partout dans le monde ».

Garçon, 15 ans, Irak

« Dans les rues de Syrie, les gens ont toujours le sourire. Ils chantent, mangent, dans la rue. Chez nous, tout le monde appartient à la même famille. On ne fait qu'un. On partage les rires et les larmes. On partage tout. Pour chaque moment important de la vie d'une personne, on fait une grande fête, où tout le quartier est invité. On danse, on chante, on mange tous ensemble. On vit tous ensemble. Voilà ce qu'était la Syrie de mon enfance ».

Fille, 20 ans, Syrie

« La Syrie est devenue un pays très dangereux à cause de la guerre. J'aimerais bien vous expliquer ce que la guerre fait lorsqu'elle arrive dans votre pays, mais il est difficile de trouver les mots justes. La guerre peut arriver très soudainement. Un jour, tout va bien, et le jour suivant, tu as perdu tout ce que tu avais construit pour ta vie. Quand la guerre arrive dans ton pays, elle amène la faim, la peur et l'insécurité. Des personnes autour de toi meurent, tes parents, tes amis et même tes professeurs ».

Fille, 17 ans, Syrie

« Un jour, tout a basculé. Je me suis couchée un soir, tout allait bien. Quand je me suis réveillée le matin, tout avait disparu. À ce moment-là, je ne pouvais pas imaginer que ça allait être aussi grave. Depuis le début de cette folle guerre, notre Syrie a disparu. La guerre a pris tout ce qu'on avait. Cette douleur, il n'y a pas que moi qui la ressens. C'est la même pour tous les Syriens. Petit à petit, j'ai compris que si je voulais vivre, il fallait que je parte. Alors j'ai pris la route. Toutes les personnes de mon pays ont été obligées de se réfugier. On a été obligés de laisser notre beau pays pour avoir un abri. Pour pouvoir se sentir bien, en sécurité. Faire ce chemin a été très douloureux ».

Fille, 20 ans, Syrie

« Avec la guerre, les enfants ne peuvent plus jouer. Ils ne peuvent plus être des enfants ».

Garçon, 15 ans, Afghanistan

« Les gens meurent, les enfants ne vont pas à l'école. Ils sont blessés. Les parents n'ont pas de travail. Les enfants grandissent et pensent toujours à la guerre. Ils ont peur d'aller à l'école, car ils ont peur de la guerre ».

Garçon, 15 ans, Afghanistan

« La guerre ne connaît pas les enfants : les grands, les petits, tout le monde meurent. C'est pour ça que je vais dire à toutes les personnes de sortir de la Syrie. Pendant la guerre, les enfants ne peuvent pas jouer. Il n'y a rien pour les enfants. Les enfants de 6 ou 7 ans prennent la Kalachnikov comme un jouet. En Syrie, avec la guerre, personne ne sort ni ne revient à la maison. Les écoles sont bombardées. Tous les jours, la guerre explose. Il y a beaucoup de problèmes. Les gens n'aiment pas la Syrie. Mais tous les Syriens ne sont pas comme ça. Les enfants sont-ils condamnés à jouer à la kalachnikov ?

Garçon, 17 ans, Syrie

« Je n'aime pas la guerre. Les talibans kidnappent les enfants pour qu'ils fassent partie de leur armée. Beaucoup d'enfants sont obligés de rester à la maison pour ne pas être kidnappés. Les droits des enfants ne sont pas respectés ».

Garçon, 16 ans, Afghanistan

« La route c'est très difficile, avec beaucoup de morts. C'est très difficile ».

Garçon, 15 ans, Afghanistan

« Quand on veut venir en Europe, c'est très cher et très difficile. Il faut passer par beaucoup de hautes montagnes, par la mer. J'ai fait le voyage en voiture et à pied ; je marchais la nuit, parce qu'on devait se cacher tout le temps. Je suis passé par l'Iran, la Turquie, la Grèce, la France et la Belgique. Je suis parti, et quelques jours plus tard, ma mère et mon petit frère sont partis aussi. Mais ma mère a un problème au pied, alors elle ne pouvait pas bien marcher ; elle est rentrée au village. Mon frère a été enlevé en Iran. Dans les montagnes là-bas, il y a des gens qui, s'ils voient des étrangers, ils les enlèvent. Et après ils demandent de l'argent : 20 000 dollars, 25 000 dollars. Ils avaient pris mon frère. Ils l'ont obligé à travailler comme esclave. Si tu ne peux pas payer, ils te forcent à travailler, sinon, ils te frappent, te battent. Ils ont même attaqué mon frère avec des couteaux. Il avait 14 ans. Ils l'ont gardé 4 ans. On n'avait pas de nouvelles, on ne savait pas s'il était vivant ou mort. Un jour il a vu une chance, et il s'est enfui. Aujourd'hui, il est en Turquie, j'ai pu lui parler il n'y a pas longtemps. Je n'avais pas prévu de venir en Belgique. Je suis parti. Je suis arrivé en Grèce, on m'a parlé de la Belgique alors je suis venu jusqu'ici. Je suis arrivé il y a cinq ans, j'avais 16 ans.

Garçon, 21 ans, Afghanistan

« Je suis passée d'Érythrée en Éthiopie, puis au Soudan, en Égypte, en Libye et puis, de Libye, j'ai été en Italie puis en France et enfin en Belgique. On voyageait parfois en voiture, parfois à pieds. On était plusieurs personnes, certaines que je connaissais, d'autres que je ne connaissais pas. En Libye, c'était très difficile. Ceux qui nous ont amenés dans le désert, ils étaient armés et si on disait quelque chose ils nous tuaient. Il y avait des femmes avec nous, et ils les prenaient à part et faisaient ce qu'ils voulaient avec elles. Si quelqu'un avait trop soif ou ne savait plus marcher, ils

l'abandonnaient. Si quelqu'un voulait s'opposer à ça, ils le laissaient aussi dans le désert. Pour la traversée vers l'Italie ce n'était pas un bateau, c'était plus... comme un kayak, je crois ».

Garçon, 16 ans, Érythrée

« Ma famille me manque. Ma mère me manque. Je l'ai attendue ici pendant 2 ans pour qu'elle me rejoigne. Mais elle ne viendra jamais. Car elle est morte en Slovénie. Elle était en route pour venir ici. Cela me fait toujours mal. Je n'oublierai jamais ça ».

Fille, 20 ans, Syrie

« Il y a plein d'avantages en Belgique. Ici, on est en sécurité, on a sauvé notre futur. On peut faire quelque chose de bien pour notre avenir, étudier ».

Garçon, 18 ans, Afghanistan

« Ici, j'aime l'école et les études. J'aime aussi les perspectives d'avenir que nous avons en Belgique ».

Garçon, 18 ans, Brésil

« Ce qui est bien en Belgique, c'est qu'il y a des lois. Et puis les gens aussi. Ce n'est pas comme chez nous, ici, ils ne te dérangent pas. Mais en même temps, c'est bizarre aussi, par exemple, les voisins ne se connaissent pas, ne se parlent pas ».

Garçon, 16 ans, Érythrée

« J'aimerais un jour avoir la chance de vous rencontrer, de discuter avec vous. J'aimerais que vous appreniez à me connaître. J'aimerais que quand vous vous adresserez à moi, vous parliez à Z., la personne que je suis. Et pas uniquement à la réfugiée syrienne. Mais ce que je voudrais par-dessus tout c'est que vous compreniez que chaque personne est différente. On ne peut pas parler "des réfugiés", nous sommes tous des personnes différentes, avec une histoire différente. Dans ma langue maternelle, l'arabe, il y a un proverbe qui dit cela. Regardez votre main : chaque doigt est attaché à un autre. Et pourtant, chacun d'eux est différent de l'autre. Et bien dans un groupe c'est la même chose. Chaque personne est différente, bien qu'elle appartienne à un même groupe. Moi, je suis Z. ».

Fille, 20 ans, Syrie

« Pour moi, le principal problème, c'est que les belges ne connaissent pas les réfugiés. Une fille dans ma classe me prenait pour quelqu'un qui venait d'un autre pays. Elle ne comprenait pas bien. Les gens ne savent pas d'où on vient et ils pensent n'importe quoi de nous ».

Garçon, 18 ans, Afghanistan

« Le racisme est partout, dans tous les pays et nous devons nous adapter. Il faut apprendre à le gérer, car il existe partout, pas seulement en Belgique, mais dans le monde. Au centre, le racisme existe aussi entre les jeunes. Quand on parle des Afghans, on parle méchamment. Il faut apprendre à communiquer ensemble ».

Fille, 13 ans, République démocratique du Congo

« Quand on prend la décision de migrer, l'enfant doit être consulté, sinon il peut aller en dépression. Au début, quand on arrive en Belgique, ce n'est pas facile, il faut s'accrocher, la langue est différente, c'est difficile de rentrer en contact avec les autres. J'avais peur au début quand je suis arrivée en Belgique de ne pas trouver de copines ».

Fille, 14 ans, Maroc

« Le plus difficile, c'est d'être tout seul. Quand tu as fini l'école, le travail, une activité, un voyage, tu espères que quelqu'un t'attende à la maison, tu as envie de pouvoir raconter ce que tu as vécu dans ta journée. Mais il faut tout garder dans ta tête, les bonnes et les mauvaises choses. Un jour, ça va exploser. Ma mère me manque surtout. Avant, ma mère était là quand je rentrais à la maison. Parfois ici, je pense "oh ma mère sera là" et non, pas de bruit, rien. Elle n'est pas là. Je reste tout seul. On ne peut rien faire sans sa famille ».

Garçon, 18 ans, Afghanistan

« Pour un enfant, il y a une grande différence d'être avec sa famille ou sans sa famille. Avec papa et maman, tu ne dois penser à rien, mais quand tu n'as pas de famille, tu dois penser à beaucoup de choses. Tu es tout seul, tu rentres chez toi, tu es tout seul et tu ne sais pas ce qui se passe pour ton frère et ta famille. Tu va mal tu es inquiet ».

Garçon, 16 ans, Somalie

« Ici en Belgique, les jeunes veulent vivre seuls, mais ils ne savent pas ce que c'est. Bien sûr, trois jours seuls, même un an, ça peut être bien. Mais pour une vie, c'est très fatigant ».

Garçon, 18 ans, Afghanistan

« Quand on veut que notre famille nous rejoigne, on nous demande des documents impossibles à retrouver. Je n'arriverai pas à inviter ma famille chez moi, car c'est impossible d'avoir les documents demandés. Les documents, il faut réfléchir. Si on fuit son pays, comment avoir les documents du commissariat de sa ville ? Avec la guerre, il est impossible d'avoir ces documents. Ils m'ont demandé le certificat de mariage de mes parents ».

Garçon, 17 ans, Syrie

« Maintenant, la plupart des personnes de mon pays sont des réfugiés, éparpillées partout dans le monde, comme ma grand-mère. Pendant toute ma vie, ma grand-mère a pris soin de moi. Aujourd'hui, elle se trouve en Turquie. J'ai dû la laisser derrière moi parce qu'elle était trop malade et trop âgée pour continuer le trajet. J'essaie de la faire venir en Belgique, mais je n'y arrive pas. Elle me manque beaucoup ! ».

Fille, 17 ans, Syrie

« La procédure d'asile est difficile à comprendre. C'est une question difficile. Certains jeunes sont ici depuis 4 ou 5 mois et d'autres depuis beaucoup plus longtemps avant d'avoir une réponse : positive ou négative. Pourquoi ? Pourquoi certains reçoivent la décision plus rapidement ? Nous préférierions avoir plus de clarté dès le début, dès notre arrivée. Ce serait plus clair et nous pourrions commencer notre vie ».

Fille, 15 ans, Angola

« Le premier jour, j'ai vu quelqu'un qui était ici depuis 4 ans, alors j'ai pensé que si la même chose m'arrivait, je ne le tolérerais pas. Attendre 4 ans, c'est beaucoup trop long pour moi ».

Garçon, 15 ans, Afghanistan

« Pour moi c'était très difficile d'avoir les papiers officiels. Cela fait 16 ans que mon papa est là et il ne les a toujours pas ».

Garçon, 14 ans, Brésil

« Ils disent que je dois attendre et avoir de la patience. À cause du stress et des mauvaises circonstances, mon moral est très bas ».

Garçon, 17 ans, Afghanistan

« C'est franchement dur ! Quand tu as 18 ans, on te dit que tu dois partir. Tu as étudié ou tu étudies encore, mais tu dois quitter le centre et peut-être rentrer dans un pays que tu ne connais plus ! C'est très difficile. Il y a des enfants qui ont passé leur vie en Belgique de 5 ans à 18 ans et on leur annonce qu'ils n'auront pas leurs papiers. Il faut nous donner une réponse beaucoup plus vite, à 14 ou 15 ans afin qu'on puisse envisager l'avenir autrement ou entamer une autre procédure ».

Garçon, 17 ans, Guinée

« Il y en a qui sont ici durant 12 ans sans avoir de papiers ».

Fille, 20 ans, Burundi

« Pour moi l'avenir est sombre. La procédure d'asile me fait douter de l'avenir. Je n'ai aucune idée de ce qui se passera après mon interview avec le Commissariat. What's next ? Que va-t-il se passer ? Celui qui mène l'interview a tout en main. Mon avenir dépend d'une personne, je pense à cela tous les jours ».

Garçon, 18 ans, Afghanistan

« Je n'arrive pas à me concentrer sur mes études ; ça me pèse tellement de ne pas savoir ce qu'il adviendra de moi après la procédure. Que se passera-t-il avec ma famille ? ».

Garçon, 17 ans, Afghanistan

« La procédure est très difficile pour les enfants qui sont seuls ici en Belgique. La procédure est beaucoup trop lente. Certains attendent 4, 5, 6 ans avant d'avoir une réponse. Dans notre groupe, certains jeunes sont ici depuis 3 ans et n'ont toujours pas de réponse. C'est impossible d'imaginer l'avenir dans ces conditions. Tu ne sais pas où tu devras aller après, tu as étudié, mais à quoi ça sert d'étudier si tu ne sais pas où tu vas aller. Tout est gâché. Il faudrait une procédure limitée d'un an ou deux pour les enfants non accompagnés. Il faudrait aussi moins de temps entre la deuxième interview et la réponse. Si on a une réponse plus vite, on peut entamer une autre procédure. Si cela prend plus de temps, on devrait au moins nous expliquer pourquoi ça prend plus de temps. Un enfant qui a passé cinq ans en Belgique et qui est arrivé ici petit devrait recevoir les papiers, car il ne connaît plus son pays d'origine ».

Groupe de jeunes entre 8-17 ans, originaires d'Afghanistan, Guinée, République démocratique du Congo, Cameroun, Burundi, Maroc, Brésil et Algérie

« La procédure est trop longue ; fixez une période identique pour tout le monde. Nous sommes quand même des êtres humains, pas des vaches ou des cochons ? Nous sommes des êtres humains. La seule chose que nous faisons ici, c'est dormir et manger ».

Garçon, 17 ans, Somalie

« Nous avons reçu une brochure avec de l'information. D'après la brochure, le temps d'attente n'est pas long, mais en pratique on attend parfois jusqu'à 2 ans pour avoir une interview ».

Garçon, 17 ans, Afghanistan

« C'est bien de recevoir l'info au début. Nous avons eu de l'info dans une brochure. Mais je ne sais pas lire la brochure et on n'a pas eu d'informations oralement ».

Garçon, 18 ans, Afghanistan

« On dit que les mineurs doivent être accompagnés, mais ce n'est pas vrai. Tu dois être mieux accompagné. On te donne les documents, mais on ne t'explique pas. Si tu ne parles pas bien français, tu ne comprends pas, par exemple ce qui se passe quand tu as 18 ans, les lieux de rendez-vous et tout. On m'a donné le plan, mais je ne parle pas bien français, alors comment je peux faire ? ».

Fille, 17 ans, Guinée

« J'ai déjà eu 2 interviews, mais l'avocat n'était pas présent et il n'est pas disponible pour un entretien. J'ai l'impression que ni l'avocat ni l'interprète ne m'écoutent. L'avocat doit m'aider. Il n'y a vraiment pas assez d'information, c'est le problème, quelles sont les différentes possibilités ? Je ne sais pas quelles sont les situations possibles, et je devrais les connaître, je serais préparé, j'aimerais savoir. J'aimerais avoir des informations, être préparé et accompagné ».

Garçon, 19 ans, Afghanistan

« Quand nous sommes allés au rendez-vous avec l'avocat, la première fois il y avait un interprète, mais pas la deuxième fois. Il faut raconter toute son histoire à un interprète, qui modifie souvent les informations. J'ai l'impression que les interprètes ne sont pas objectifs, ou qu'ils ne traduisent pas toujours correctement. Il faudrait un interprète à chaque rendez-vous avec l'avocat. Sinon, il

faut le faire soi-même, j'apprends le néerlandais maintenant. Mais c'est quand même encore difficile ».

Garçon, 16 ans, Afghanistan

« Pour ce qui concerne l'âge ; ce n'est pas une situation juste ; personne ne le sait, sauf nos parents. J'avais 16 ans quand je suis arrivée, je suis sûr de mon âge, ils m'ont dit "tu as 18 ans" et dans la lettre il est écrit 18 ans. Je trouve que cette méthode n'est pas juste, je trouve que c'est difficile que ce soit quelqu'un d'autre qui dise quel âge nous avons. Le fait que nous ne recevions aucune explication sur les résultats rend tout cela très difficile à comprendre ».

Garçon, 17 ans, Somalie

« Pour moi, le plus difficile, c'est de trouver un job étudiant. Si tu es MENA, tu ne peux pas avoir un job étudiant ».

Fille, 16 ans, Maroc

« Dans le centre où j'étais, il n'y avait pas assez d'éducateurs pour les MENA, j'étais devenue complètement autonome ».

Fille, 15 ans, Burundi

« Dans le centre où je vivais, beaucoup de choses étaient difficiles : la nourriture, quatre personnes dans la chambre, l'éloignement, le racisme. Mon centre était situé très loin. Tout était loin. Pour aller au magasin, il fallait faire cinq kilomètres à pieds. Dans la chambre, nous étions quatre personnes venant de pays différents. Nous étions très différents. Nous ne mangions pas la même chose, nous ne parlions pas la même langue. Moi je ne parle pas l'anglais ».

Garçon, 18 ans, Syrie

« C'était difficile dans le centre (j'ai été dans deux centres). Dans la chambre, nous étions quatre personnes, il y avait beaucoup de bruit dans la salle commune du centre. C'était difficile pour étudier, pour dormir, pour aller à l'école ».

Garçon, 15 ans, Afghanistan

« L'hygiène, ici au centre c'est très sale. Le cafard dans la chambre et les bagarres ».

Garçon, 9 ans, Angola

« Nous avons besoin d'accompagnement. Nous avons déjà vécu beaucoup de choses et c'est bien d'habiter dans un environnement plus calme où des adultes nous aident et nous accompagnent. Même si cela ne nous amuse pas toujours, nous avons besoin d'être encouragés à aller à l'école, à aller dormir à temps, à respecter les règles ».

Garçon, 15 ans, Syrie

« J'habite dans un centre avec ma famille. Je dors dans une chambre avec ma maman, ma sœur et mon frère aîné. C'est difficile, parce que mon frère est déjà âgé. Je sors peu de ma chambre parce qu'il y a tellement de monde dans ce centre. Je préférerais vivre dans une maison ».

Fille, 15 ans, Syrie

« Au centre c'est le chaos. Beaucoup de gens font ce qu'ils veulent et font du bruit tard le soir. C'est très difficile parce que je dois étudier et me lever pour aller à l'école. Je m'endors tard et le matin, je suis souvent très fatigué ».

Garçon, 14 ans, Syrie

« La guerre produit des traumatismes à vie. Les enfants voient leurs parents mourir. La guerre est un choc. Certains sont devenus aveugles, d'autres sourds, d'autres handicapés. Les enfants sont détruits dans eux quand ils voient l'être le plus cher se faire tuer ou battre. Les jeunes qui ont subi la guerre manquent d'amour, de parents, d'amis, de frères qui sont attachés à eux. Dans la cour de récré, ils sont seuls. Ils ont une bulle dans le cœur, parfois ils se déchargent et s'énervent, la violence explose. Il n'est jamais trop tard pour rattraper ça. Peut-être que les gens vont se rapprocher pour changer cela ».

Fille, 13 ans, République démocratique du Congo

« Pour moi, c'est aussi très difficile d'avoir des loisirs. J'aimerais bien pouvoir faire du sport, j'aimerais faire du basket ou du volley, mais pour le moment, je ne peux pas en faire ».

Fille, 13 ans, Roumanie

« Nous ne pouvons pas accompagner en voyage scolaire parce qu'on n'a pas de papiers ».

Garçon, 17 ans, Iran

« Je rêve que la guerre soit finie pour que toutes les personnes de Syrie puissent rester en Syrie ».

Garçon, 17 ans, Syrie

« Je rêve d'avoir plus d'écoles en Afghanistan et d'avoir plus de protection pour les enfants ».

Garçon, 15 ans, Afghanistan

« Si j'avais une baguette magique, j'amènerais la paix dans le pays, la luminosité, une harmonie, l'amour dans le cœur des autres. C'est ça ».

Fille, 13 ans, République démocratique du Congo

« La voix de tout le monde peut changer la vue des gens, la vie, la vision de voir les choses. Faut juste laisser à quelqu'un le droit de s'exprimer comme vous vous exprimez. C'est ça le problème. Faut laisser parler les gens. Peut-être on verra qu'on a des points communs. On a des trucs que moi j'aime et que vous aimez. On apprend à se connaître. Voilà, on crée une amitié. C'est ça qui crée l'amour ».

Fille, 13 ans, République démocratique du Congo

« Je fais entendre ma voix et j'espère que quelqu'un peut m'entendre et dise : d'accord, nous pouvons faire quelque chose. Nous pouvons vous aider. Nous pouvons ainsi envisager l'avenir. Et je le dis une fois de plus. Et une millième fois de plus, je dis : regardez l'autre simplement comme un être humain. Vous ne devriez pas dire que je suis une Syrienne. Ou que je suis une réfugiée. Ou que je suis une chiite. Ou une sunnite. Je suis un être humain. Un être humain. J'ai un cœur. Vous avez un cœur. Vous avez des sentiments. S'il vous plaît, regardez-moi de cette manière. Je suis un être humain ».

Fille, 20 ans, Syrie

Source : UNICEF, « What Do You Think ? », Les enfants migrants et réfugiés en Belgique prennent la parole, 2018